

Les présages
Ou le souvenir d'enfance retrouvé de Nestor A. Braunstein
Traduit par Jacques Nassif

« *La mémoire voit le jour avec la terreur.* »¹

« *On constate en règle générale que c'est le souvenir que l'analysé met en avant, qu'il raconte en premier, par lequel il introduit la confession de sa vie, qui s'avère être le plus important, celui qui recèle les clés des tiroirs secrets de la vie psychique.* »²

Le livre s'ouvre sur ces deux citations, fils directeurs de la recherche que mène Nestor A. Braunstein dans cet ouvrage, première étape d'un projet plus vaste, puisqu'il annonce immédiatement la suite qui portera sur « la jouissance que procure le souvenir douloureux ».

La question centrale, celle des rapports entre « sujet et mémoire » s'annonce par deux thèses : « La mémoire est fondatrice de l'être du sujet » et « La mémoire prétend garder ce qu'en réalité elle a inventé ».

N. A. Braunstein dans le premier chapitre nous présente non seulement sa thèse, mais sa méthode, ainsi que le corpus sur lequel il entend travailler. Il prend soin de définir ses hypothèses et annonce l'ordre des chapitres. Cette manière de procéder pourrait paraître quelque peu universitaire, mais il n'en est rien ; le style et la construction même du livre en seront la démonstration contraire.

L'auteur réfléchit en effet sur la théorie de la mémoire à partir de témoignages *suspects* « consignés par des auteurs ayant écrits leurs premiers souvenirs », le corpus : *Papeles infimos*, très joliment traduit par « papiers minuscules » et qui sont des textes qui « ne sont pas réputés importants dans ce que l'on reconnaît être « l'œuvre » de leurs auteurs.[...] Ce seraient plutôt des matériaux de construction, des notes de bas de page, des météorites du souvenir, des lettres qui pourraient s'être perdues. »³.

Si le corpus étudié est composé de « papiers minuscules », la bibliothèque est immense.

Si j'évoque la bibliothèque, ce n'est pas uniquement pour souligner le nombre d'auteurs étudiés (la seule lecture de la table des matières en donne un aperçu), ou les références, jamais pesantes, à un grand nombre d'écrits,

Mais la lecture des premiers chapitres a fait surgir en moi l'image d'une bibliothèque à la Borges, « C'est à la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie que je dois la découverte d'Uqbar. Le miroir inquiétait le fond d'un couloir d'une villa [...] « Du fond lointain du couloir le miroir nous guettait. »⁴

¹ J. Cortázar, *El perseguidor y otros textos*, *Antología II*, Buenos Aires, Colibue, 1996.

² S. Freud, « Un souvenir d'enfance de "Poésie et vérité" », in *L'inquiétante étrangeté (et autres essais)*, Folio Essais, 1998, p. 196.

³ N.A. Braunstein ; *Les présages* ; page 35.

⁴ Borges Jorge Luis ; *TLÓN UQBAR ORBIS TERTIUS* ; in *Fictions* ; Folio 1974 ; page 11.

Cette bibliothèque va se révéler labyrinthique, faite de corridors sombres et animés de multiples figures. La référence à J.L. Borges imprègne l'écriture, mais aussi la construction du texte – souvenirs et jeux de miroir. L'auteur arpente cette étrange bibliothèque comme un détective, cherchant les clés des multiples tiroirs que recèlent les armoires de cet étrange lieu, pour y trouver les indices et les preuves qui viendraient infirmer ou confirmer sa thèse.

La rencontre, nous dit N. A. Braunstein, avec la thèse de Julio Cortázar a été déterminante : « premier moteur et fil conducteur de ce livre »; J. Cortázar soutient comme une loi générale que « la mémoire voit le jour avec l'effroi » ; l'effroi serait inaugural de toute mémoire.

Le premier souvenir est le premier épisode de la vie ayant laissé des traces, et pour ce qui concerne les écrivains, « il aura à nos yeux la portée d'un mythe : celui de la naissance au désir et à la vocation de l'écrivain.

Mais ces premiers souvenirs ne sont que des mythes, « De toute façon nous sommes déjà parvenus à établir qu'en ce qui concerne un premier souvenir, nous avons toujours affaire à une conjecture indémontrable et mythique, infiltrée par des fantaisies, des désirs et des données fortuites, quand il ne s'agit pas d'une pure falsification. Nous ne parierons pas un sou sur la fidélité de la mémoire [...] »⁵

Le titre : « Présages », peut s'entendre comme une affirmation que le premier souvenir emporterait quelque chose de ce que sera le destin. N.A. Braunstein suivra en effet cette question : quelle est la consistance de l'idée que dans le premier souvenir se trouve aussi quelque chose qui explicite la vocation de l'écrivain ?, mais pour soutenir en inversant la perspective : « Ce que quelqu'un parvient à devenir n'est pas le résultat mais au contraire la cause du souvenir ».

La thèse de Julio Cortázar va donc être mise à l'épreuve à travers les « papiers minuscules » dans lesquels des auteurs relatent leur premier souvenir. Ainsi sont convoqués dans un premier temps Piaget et Freud, puis J.L. Borges, avec lequel bien entendu, les miroirs feront leur mise en scène.

« Les miroirs », car pour J.L. Borges, le premier souvenir en comporte trois : « Nous avons à la maison une grande garde-robe à trois battants de style hambourgeois. [...]. Je me couchais et me voyais en triple exemplaire dans ce miroir, éprouvant la crainte que ces exemplaires ne correspondent pas à mon image exactement, ou, ce qui serait terrible, que je me vois différent dans l'un d'entre eux. [...] Avant de m'endormir, je ne cessais de cligner des yeux pour voir si les images dans les trois miroirs restaient fidèles à ce que je croyais être mon image, ou s'ils s'étaient mis à changer d'une manière rapide et alarmante »⁶.

La rencontre avec les miroirs « borgésiens » constitue un des fils rouges du livre, et N. A. Braunstein va nous amener à nous poser une autre question : celle de la différence des sexes et de la manière dont le miroir l'interprète.

⁵ Braunstein N. A. ; Présages, Stock ; page 110.

⁶ Souvenir raconté par J.L. Borges dans un interview en 1973, alors qu'il était interrogé sur ses références obsessionnelles aux miroirs. Braunstein N.A., opus cité page 110.

Animé par sa volonté de mettre à l'épreuve la thèse de J. Cortázar, N.A. Braunstein examine le premier souvenir de Virginia Woolf,⁷ et ceux de plusieurs autres écrivaines : Martha Robbes et Nuria Amat.

Le premier souvenir de V. Woolf ne correspond pas à la formule de J. Cortázar ; il y est question bien davantage d'extase : « Loin d'être des souvenirs d'absence et de terreur, ce sont des vécus jouissifs de présence et d'exaltation »⁸.

Ce premier souvenir étant en opposition avec la thèse de Cortázar et l'extase ne lui paraissant pas être du côté du souvenir, N.A. Braunstein fait valoir un deuxième souvenir raconté par V. Woolf. Il s'agit de la rencontre dans le miroir avec une image sexuée et l'analyse qu'en fera l'auteur est passionnante.

« A Talland House, il y avait un petit miroir dans le hall. [...] En me dressant sur la pointe des pieds, je voyais se refléter mon visage. Vers 6 ou 7 ans à peu près, je pris l'habitude de me regarder dans le miroir. Mais je ne le faisais que lorsque j'étais certaine d'être seule. J'avais honte [...] Pourquoi en était-il ainsi ? Une raison évidente me vient à l'esprit : Vanessa et moi étions ce qu'on appelle des garçons manqués (*Tomboys*). [...]

Dans un autre écrit, V. Woolf dira combien longtemps cette honte l'a questionnée et en cherchant les raisons, il lui est venu le souvenir d'un rêve : « j'ai rêvé que je me regardais dans un miroir quand un horrible visage – une tête d'animal – est apparue soudain derrière mon épaule [...] Je n'ai jamais oublié l'autre visage dans le miroir, que ce soit un rêve ou un fait réel, ni qu'il m'a effrayée ».

Ici, analyse N.A. Braunstein, l'effroi est lié au fait de se voir sexué dans le miroir. Le regard, « celui de tous et de chacun est toujours sexué ». Entre l'image qu'elle avait d'elle (*Tomboys*) et l'image rencontrée dans le miroir, qu'est-ce qui fait effroi ?

Qu'est-ce qui fait effroi ? « Le miroir classe les sujets, son regard est sexué » nous dit-il.

Serait-ce quelque chose qui vous range d'un côté ou de l'autre, à « homme » ou à « dame » comme a pu dire Lacan ? Qu'est-ce qu'elle voit la petite fille dans le miroir ? Quel visage ?

Si le moment du « stade du miroir » est l'assomption jubilatoire de son image par l'enfant, il y aurait ainsi une deuxième rencontre avec le miroir, plus tardive peut-être, et pour certains/certaines beaucoup moins jubilatoire ; moment où l'enfant, dans le miroir se voit fille ou garçon – en ce sens le miroir est sexué et sexuant.

« Être accepté comme on est ou subir l'exigence d'être différent n'a pas les mêmes conséquences. Le miroir ne reflète pas, il compare. Il le fait en comparant le sujet à l'image désirée par l'Autre – fille ou garçon.

La thèse de N.A. Braunstein ici est que les femmes entretiennent avec les miroirs (et avec l'écriture) des relations spéciales ; j'entends « spéciales » ici comme voulant dire : différentes de celles des hommes. En effet, nous dit-il constater, les femmes qui racontent leur vie dans une autobiographie parlent des miroirs. « Il semble bien que ce

⁷N.A. Braunstein ne fait pas référence aux écrits de Pascal Quignard, mais à de très nombreux moments, lors de ma lecture, des phrases de Pascal Quignard me venaient en mémoire... je ne peux penser cela comme fortuit et considère plutôt qu'il y a entre les écrits de P. Quignard et ce livre des « Solidarités mystérieuses ». Ainsi, les pages consacrées à V. Woolf évoquent « le sexe et l'effroi » ;

⁸ V. Woolf, décrit aussi des moments d'extase « l'expérience à laquelle ils renvoient est celle d'une dilution de limites et de l'existence propre » ce qui n'est pas sans évoquer les textes de Catherine Millot et de Sean Wilder.

soit par l'attitude qu'ils adoptent en face du miroir que les hommes se différencient des femmes ».

Il ne m'est pas possible de vous faire un résumé de ce livre foisonnant, labyrinthique où une multitude d'armoires s'ouvrent les unes après les autres, dans lesquelles se trouvent toutes sortes de petites études passionnantes autant d'un point de vue clinique que théorique.

Je vous en livre un exemple : dans le chapitre consacré à G. Perec, dont N.A. Braunstein écrit qu'il cherche à capter la mémoire pour se tenir à distance de l'intolérable du réel, quelques pages sur les souvenirs-écrans, qui deviennent sous la plume de l'auteur, souvenirs-couvertures. Le souvenir-écran fait écran entre une chose et une autre, mais est aussi l'écran sur lequel on projette (comme un film), on projette une image de soi reconstruite après-coup. Et le souvenir-couverture, c'est celui qui vient tenir chaud et protéger, mais aussi celui qui vient masquer qui on est –capture du fantasme- comme dans les histoires d'espionnage –les personnages ont une couverture – falsification de leur identité.

Les derniers chapitres seront davantage consacrés au rapport de l'autobiographie et de l'écriture, « toute écriture est autobiographique ; N.A. Braunstein nous livre à partir de la relation entre l'écrivain et sa « figure dans le miroir » une typologie des écritures autobiographiques, en soutenant, toujours, qu'avant et après la psychanalyse, les autobiographies ne peuvent plus se penser de la même façon.

Examinant les différentes manières de commencer et d'écrire une autobiographie, N. A. Braunstein relève qu'aucun écrivain (ni écrivaine) ne commence par raconter l'instant où il a été conçu (ce non-temps qui fascine Pascal Quignard) et dont N.A. Braunstein nous donne un contre-exemple très drôle en nous donnant à lire des passages d'un livre de Laurence Sterne, ni ne termine par une description de sa propre mort : « Il s'agit pourtant de l'événement capital vers quoi une véritable autobiographie devrait culminer », écrit-il.

La conclusion –s'il en est une- portera sur la structure de l'autobiographie, affirmée comme transférentielle – ce qui amène N.A. Braunstein à la transformation de « autobiographie » en Hétérothanatophonie » : « hétéro » plutôt qu' « auto », car elle s'adresse à un autre ; l'écrivain se voit déjà mort et se remplace par son texte adressé à la communauté, donc « thanato » plutôt que « bio » ; et « phonie » plutôt que « graphie » depuis la psychanalyse.

Les premiers souvenirs des autobiographies ont toujours à voir avec le mythe, ils sont toujours objet d'une reconstruction, d'un recouvrement et sont supposés être les porteurs de clefs susceptibles d'expliquer plusieurs mystères de nos existences. Après une première lecture, le livre de N.A. Braunstein me paraît être la démonstration que ce sont les clefs qui sont l'explication elle-même et que le contenu des tiroirs est secondaire. Mais rassembler un livre aussi foisonnant et passionnant en quelques phrases ne peut être qu'une pratique réductrice, qui à coup sûr rate l'essentiel ; Alors, lisez-le.

Michèle Skierkowski – Le Courrier N°1 – janvier 2012

